**Dossier 3 :** « Au XXème siècle, l’homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts » ou « Identité Diversité » ou« S'insérer dans la Cité »

**Textes et documents**

1. Fatou Diome, *Le Ventre de l’Atlantique*, 2003
2. Chahdortt Djavann, Comment peut-on être français ?, 2006.
3. Romain Graziani, « Migrants : écoutons la leçon d’Ulysse », Lemonde.fr, 9 septembre 2015.
4. Homère, Odyssée, chant VI, vers la fin du VIIIe siècle av. J.-C. (traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel)
5. Montesquieu, Lettres persanes, Lettre XXX, 1721.

**1. Fatou Diome, *Le Ventre de l’Atlantique*, 2003.**

*Fatou Diome est née en 1968 au Sénégal. À vingt-deux ans, elle quitte son pays. Dans* Le Ventre de l’Atlantique*, la narratrice, qui vit en France, tente de faire comprendre à son frère, qui rêve de la rejoindre, la réalité de l’immigration. Ce passage est la fin du roman.*

Chez moi ? Chez l’Autre ? Être hybride, l’Afrique et l’Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l’enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l’identité. L’écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. Je suis cette chéloïde[[1]](#footnote-1) qui pousse là où les hommes, en traçant leurs frontières, ont blessé la terre de Dieu. Lorsque, lasses d’être plongées dans l’opaque repos nocturne, les pupilles désirent enfin les nuances du jour, le soleil se lève, inlassablement, sur des couleurs volées à la douceur de l’art pour borner le monde. Le premier qui a dit : « Celles-ci sont mes couleurs » a transformé l’arc-en-ciel en bombe atomique, et rangé les peuples en armées. Vert, jeune, rouge ? Bleu, blanc, rouge ? Des barbelés ? Evidemment ! Je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen. Qu’est-ce qui fait la beauté du mauve ? Le bleu ou le rouge ? Et puis, à quoi sert-il de s’en enquérir si le mauve vous va bien ?

Le bleu et le rouge, les chants et les loups, je les ai dans la tête. Je les emporte partout avec moi. Où qu’on aille, il y aura toujours des chants et des loups, ce n’est pas une question de frontières.

Je cherche mon pays là où on apprécie l’être-additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s’estompe la fragmentation identitaire. Je cherche mon pays là où les bras de l’Atlantique fusionnent pour donner l’encre mauve qui dit l’incandescence et la douceur, la brûlure d’exister et la joie de vivre. Je cherche mon territoire sur une page blanche ; un carnet, ça tient dans un sac de voyage. Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi. Aucun filet ne saura empêcher les algues de l’Atlantique de voguer et de tirer leur saveur des eaux qu’elles traversent. Racler, balayer les fonds marins, tremper dans l’encre de seiche, écrire la vie sur la crête des vagues. Laissez souffler le vent qui chante mon peuple marin, l’Océan ne berce que ceux qu’il appelle, j’ignore l’amarrage. Le départ est le seul horizon offert à ceux qui cherchent les mille écrins où le destin cache les solutions de ses mille erreurs.

Dans le rugissement des pagaies, quand la mamie-maman murmure, j’entends la mer déclamer son ode aux enfants tombés du bastingage. Partir, vivre libre et mourir, comme une algue de l’Atlantique.

**2. Chahdortt Djavann, *Comment peut-on être français ?*, 2006.**

*Chahdortt Djavann est née en 1967 en Iran. Romancière et essayiste française, elle vit en France depuis 1993.*

*Dans ce roman, Roxane, une jeune iranienne arrive à Paris. Elle veut faire sienne la langue française. Au cours de ses lectures, elle découvre Montesquieu et se confie à lui en lui envoyant ses lettres françaises.*

Lettre XV

Monsieur Charles de Montesquieu

2 rue Racine, 75006 Paris.

Cher Monsieur Montesquieu,

Où que j’aille, qui que je voie, à cause de mon accent on me demande toujours d’où je viens, où vit ma famille, comment est la situation en Iran, ce que je pense du régime… Évidemment, à chaque fois, c’est une personne différente qui m’interroge, mais, à chaque fois, c’est moi qui dois répondre. Je ne sais si cela traduit de l’intérêt, ou seulement de la curiosité. On dirait que les gens ont du mal à imaginer que l’on puisse être persane et avoir d’autres préoccupations. Comme les questions ne varient pas d’un interlocuteur à un autre, j’ai décidé de varier les réponses, pour me divertir un peu. À force d’entendre ces questions, il est difficile de ne pas penser au passé.

Le paradoxe, c’est que tout me ramène au passé. Quand je vivais en Iran, je rêvais d’une contrée, et maintenant que j’y suis enfin arrivée, je ne pense qu’au passé.

L’autre jour, chez Julie, un de ses amis me demande :

– Comment est la situation là-bas ?

– Mais, là-bas, c’est ici ! rétorquai- je.

Il me regarda d’un air étonné, croyant probablement que je n’avais pas compris sa question en français. Il reprit :

– Je veux dire : les gens en Iran vivent-ils difficilement ?

– Oui, mais pas tout le monde ? répondis-je.

Pendant des années, « là-bas », c’était pour moi votre pays ou l’Amérique. « Là-bas », c’était la contrée magique, rêvée, imaginée, inaccessible. « Là-bas », c’était le pays de la liberté. Pendant des années, « là-bas », c’était la France, l’Amérique, et maintenant « là-bas », c’est l’Iran !

Est-ce possible, un tel renversement ?

Il arrive souvent que les gens me posent toutes sortes de questions à propos de « là-bas ».

Je ne sais plus où j’en suis, « là-bas » ou ici, et je ne sais plus non plus où est ici et où est « là-bas ».

Ai-je perdu en arrivant en France, ce merveilleux « là-bas » ?

Je croyais qu’en parcourant les royaumes étrangers, les chagrins ne sauraient plus m’accabler, que les choses nouvelles sauraient me recréer. Mais il n’en est point ainsi. Enfermée dans une affreuse solitude, je suis environnée du même passé, dévorée par les mêmes fantômes. J’espérais que je serais délivrée de l’éducation dogmatique. Hélas ! Je n’étais libérée que de la menace des dogmes, sans pouvoir réparer les dommages qu’ils avaient causés en moi au long des années. Je me sens mutilée, amputée de plus de vingt années. Tout m’inspire le regret des années perdues, de tout ce que je n’ai pas connu, de tout ce dont j’ai été privée : la liberté, le droit au plaisir. Je me sens désolée ; mille grâces naturelles m’avaient été refusées au pays des mollahs. Je me dis souvent que si j’étais arrivée en France plus jeune, ma vie aurait été plus facile. Pour comble de malheur, j’ai aujourd’hui la liberté sans connaître l’art de la vivre. Je ne sais que faire avec cette liberté.

J’ai le sentiment que ma liberté mesure dix mètres carrés, la taille de ma chambre de bonne. Une liberté de dix mètres carrés, au sol bien entendu, allongée par terre, car la chambre est mansardée ; à mesure que je me lève, ma liberté et la taille de la chambre rétrécissent. Par chance, je ne suis pas très grande et ne porte jamais de chaussures à talon.

Ça compte, quelques dizaines de centimètres.

Dans cette chambre, tout ce qui m’importune se présente à mon esprit, une tristesse m’envahit, je tombe dans l’accablement, il me semble que je m’anéantis. Je me perds et m’absente de Paris. Bien que j’aie quitté mon pays, lui ne m’a pas quittée. Je voulais oublier mes souvenirs et le passé, mais eux ne m’ont pas oubliée. Malheureuse que je suis, parfois j’oublie que je suis à Paris et à mille lieux des gens que j’ai fuis.

Découragée, je néglige ce qui m’est indispensable : le travail et la persévérance. Tout espoir m’abandonne et je m’abandonne à de tristes pensées. « Je m’échappe tous les jours et me dérobe à moi », comme dit Montaigne. Les souvenirs m’affligent souvent d’un mal vertigineux, au-delà de toute imagination.

Je dépose en votre cœur mes peurs et mes incertitudes ; votre générosité est ma seule consolation.

Tristement, Roxane.

*PS. Dans des villes où j’ai vécu, il y a des garçons qui m’ont aimée. Certains jours je regrette et me demande : n’aurais-je pas été plus en sûreté d’en épouser un plutôt que d’errer dans cette contrée ?*

**3. R. Graziani[[2]](#footnote-2), « Migrants : écoutons la leçon d’Ulysse », Lemonde.fr, 09.11.2015.**

**Migrants : écoutons la leçon d’Ulysse**

*Nous ne lisons plus Homère pour apprendre l’histoire ni la géographie comme dans l’Antiquité, en revanche il y a beaucoup à apprendre de l’Odyssée en matière d’accueil des étrangers et des réfugiés nous rappelle l’historien Romain Graziani, en guise de défense des études classiques aujourd’hui menacées.*

**Romain Graziani, historien**

Qui se souvient de l’infortune et de la longue errance de cet homme qui a survécu à dix années de guerre, d’un homme qui a vu périr tous ses compagnons, qui a tout perdu, jusqu’à ses habits, et n’aspire qu’à la paix du foyer parmi les siens ? Malheureux qui comme Ulysse…car ce fut tout pour lui sauf un « *beau voyage* ». Au cinquième chant de l’Odyssée, Ulysse vient d’échouer sur les rivages des Phéaciens. Il est nu, épuisé, sale, aphone, meurtri par la mer et les rochers qui lui ont arraché la peau des mains. Il s’endort accablé d’épuisement sous un amas de feuilles tout en craignant de finir « *en proie et en pâture des bêtes sauvages* ». Le matin venu il n’ose se signaler que de loin aux jeunes filles qu’il rencontre sur le rivage, tant il a honte de son apparence, « *tuméfié, raviné par le sel de la mer »*. Mais la belle Nausicaa aux bras blancs, qu’il implore à distance en contant son infortune, se fait fort de le conduire au palais de son père, le roi Alcinoos, malgré l’apparence hideuse, hirsute et menaçante que présente cet étranger

Ulysse lui demandait simplement : *« Montrez-moi le chemin de la ville, et donnez-moi quelques lambeaux pour me couvrir ».* Et Nausicaa de lui répondre : *« ce que Zeus vous envoie, il vous faut le supporter ; mais aujourd’hui, puisque vous abordez dans notre patrie, vous ne manquerez point de vêtements, ni de tous les secours que l’on doit au suppliant qui se présente à nous. »* Puis de tancer ses servantes : *« Arrêtez, ô mes compagnes, pourquoi détalez-vous à la vue de cet étranger ? (…) Après avoir longtemps erré sur les flots, cet infortuné touche enfin à ce rivage, et maintenant nous devons en prendre soin (…) mes compagnes, offrez donc à cet étranger de quoi se nourrir et se désaltérer. »* Lavé, parfumé, paré de beaux habits, le réfugié sale et hideux rayonne, répand un charme inattendu. Il a recouvré sa prestance, mais avant tout son humanité (avec, force est de reconnaître un sacré coup de pouce d’Athéna, la déesse qui le protège, qui le fait paraître plus beau et plus grand).

**Hospitalité**

Ce qui fait passer Ulysse de l’état d’épave humaine, de débris repoussant, honteux de son corps, à ce splendide individu abordant à nouveau ses semblables avec confiance et dignité, ce n’est pas tant la magie d’une déesse bienveillante que la vertu de ces « lois sacrées de l’hospitalité ». À quoi servent les Classiques aujourd’hui, ceux qui ont bercé de leur clapotis songeur notre traversée de siècles d’histoire européenne si ce n’est pour nous rappeler l’évidence d’un devoir, un devoir d’humanité que même de petites royautés encore ignorantes de la grande révolution démocratique athénienne qui n’allait se produire que quatre siècles plus tard se faisaient fort d’observer ?

On peut lire à la lumière des événements qui ont marqué cette seconde décennie du XXIème siècle, dans ces cinquième et sixième chants de l’Odyssée une inquiétante parabole, à la fois du naufrage économique de la Grèce et de l’odyssée tragique des migrants du monde arabe, double infortune qu’incarne cet Ulysse démuni, vulnérable, et qui trouve par bonheur des bras ouverts, un accueil royal et des témoins attentifs là où les vagues l’ont fait échouer.

Nous ne lisons plus aujourd’hui Homère pour apprendre la géographie, pour nous instruire sur les cultes, les contes et les contrées du monde des marges, mais pour nous relier à quelque chose de présent dès les origines, dès les débuts de notre histoire : une certaine façon de contrer les forces aveugles des dieux, du destin ou de la nécessité en portant aide et secours à ceux qui viennent à nous, démunis et implorants. C’est là, dans le sillage d’Ulysse, que se sont nouées, pour la première fois dans notre histoire occidentale une façon d’être humain et une façon d’être Européens.

Tentons d’imaginer un instant l’histoire de chacun de ces Ulysse abordant les rivages de l’Europe à demi-morts, ceux du moins qui ont eu la chance « *d’éviter les Parques et le trépas ».* Et que ces paroles d’Ulysse arrivant en terre inconnue résonnent longtemps en nous : *« Pauvre de moi ! Parmi quel peuple est-ce que je me retrouve encore ? Chez des gens violents cruels, étrangers à la justice ? ou parmi un peuple hospitalier… ? »* À nous comme Athéna de descendre un moment de notre Olympe pour tenter de mettre un terme au malheur des errants.

**4. Homère, Odyssée, chant VI, vers la fin du VIIIe siècle av. J.-C.**

*Les jeunes filles qui accompagnent Nausicaa ont fui à la vue d’Ulysse et de son apparence inquiétante. Il s'adresse alors à Nausicaa qui, seule, est restée.*

« […] une grande infortune m’accable : après vingt jours, hier seulement j’échappai de la mer ténébreuse ; jusque alors je fus emporté par les vagues et par les tempêtes loin de l’île d’Ogygie. Maintenant une divinité me jette sur ce rivage, où je dois peut-être encore éprouver bien des maux : je ne crois pas qu’ils soient à leur terme, et les dieux sans doute me préparent encore de nombreux tourments. Mais, ô reine, prenez pitié de moi, puisqu’au sein de mes infortunes c’est vous que j’implore la première. Je ne connais aucun des hommes qui peuplent ces contrées ; montrez-moi le chemin de la ville, et donnez-moi quelques lambeaux pour me couvrir, si toutefois en venant ici vous avez apporté les enveloppes de vos vêtements. Puissent les dieux accomplir tout ce que vous désirez dans votre âme, et vous accorder un époux, une famille où règne la bonne harmonie ! Il n’est pas de plus doux, de plus grand bonheur que celui d’un homme et d’une femme qui gouvernent leur maison en se réunissant dans les mêmes pensées ; ils sont le désespoir de leurs envieux et la joie de leurs amis; eux surtout obtiennent une bonne renommée. »

« Étranger, répondit la belle Nausicaa, vous qui ne me semblez point un homme criminel ni privé de raison, Zeus, roi de l’Olympe, lui-même distribue la fortune aux mortels, soit aux bons, soit aux pervers, à chacun comme il lui plaît : ce qu’il vous envoie, il vous faut le supporter ; mais aujourd’hui, puisque vous abordez dans notre patrie, vous ne manquerez point de vêtements ni de tous les secours que l’on doit au suppliant qui se présente à nous. Je vous enseignerai le chemin de la ville, et vous dirai le nom de ces peuples. Ce sont les Phéaciens qui possèdent cette ville et ce pays ; moi, je suis la fille du magnanime Alcinoos ; il reçut d’eux la puissance et la force. »

Ainsi parle Nausicaa ; puis elle donne cet ordre aux femmes qui l’ont suivie :

« Arrêtez, ô mes compagnes ; pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger ? Le prendriez-vous pour l’un de nos ennemis ? Non, il n’est aucun mortel, il n’en sera jamais qui vienne dans le pays des Phéaciens pour y porter la guerre, car nous sommes chéris des dieux. Nous habitons, séparés de tous, au milieu de la mer ténébreuse, et nul autre peuple n’a des relations avec nous. Après avoir erré longtemps sur les flots, cet infortuné touche enfin à ce rivage, et maintenant nous devons en prendre soin : c’est de Zeus que nous viennent tous les étrangers et les pauvres ; le plus léger don leur est cher. Mes compagnes, offrez à l’étranger la nourriture et le breuvage ; ensuite baignez-le dans le fleuve, en un lieu qui soit à l’abri du vent. »

**5. Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre XXX, 1721.**

Rica au même[[3]](#endnote-1)

À Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d’abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan ». Chose admirable ! je trouvais mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneur ne laisse pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche, mais, si quelqu'un par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

À Paris, le 6 de la lune de Chalval,1712.

1. Chéloïde : bourrelet de peau sur une cicatrice [↑](#footnote-ref-1)
2. ***Romain Graziani*** *est professeur d’histoire et de civilisation chinoises à l’ENS de Lyon.* [↑](#footnote-ref-2)
3. Rica au même : Rica écrit à son ami Ibben, comme dans la précédente lettre. [↑](#endnote-ref-1)